

pas l'économie et la sociologie. Le fait de consommer ne se prête pas à la science sociale ni à l'économie en particulier. C'est le fait que l'individu « échange » pour consommer qui se prête à la science économique. L'individu irréductible n'est, en effet, accessible à la sociologie et à l'économie qu'à partir du moment où il entre en rapport avec d'autres individus. Cette métamorphose de l'individu irréductible en personnalité sociale se reflète dans la théorie de la valeur (valeur d'usage — valeur d'échange) et dans l'analyse de la marchandise de Marx. Les économistes « subjectivistes » ont reproché à Marx de substituer l'individu-fantôme à l'individu réel, la valeur-fantôme à la valeur-réelle, le travail-fantôme (travail social) au travail réel (individuel). Les anarchistes mourront avant d'y voir clair !

Loriot doit lui-même beaucoup de ses erreurs à cette confusion.

« La classe naît d'un mode déterminé de production » est une définition de « l'anatomie » de classe, mais pas de sa fonction révolutionnaire qui consiste précisément à modifier ce mode de production qui l'a déterminée. Nous ne voyons pas à quoi une telle définition peut servir pour la solution du problème de la révolution qui nous intéresse.

La qualité d'être « salarié » n'est pas encore une qualité révolutionnaire. C'est justement « ne pas vouloir être salarié » qui est une qualité révolutionnaire.

Le fait d'être une « classe » — malgré la conscience d'être « salarié » — est étranger à la plupart des salariés eux-mêmes. Et à partir du moment où ce fait « économique » et passif passe dans la conscience, il se transforme en une « affinité politique » et cesse d'être une qualité « spécifique » et « commune » à la « classe des salariés » définie à la façon économique comme le fait Loriot. Dès que le prolétariat se met à agir en tant que classe (socialement) « l'économique » se transforme en « politique » (dans le sens marxiste) et cette « fraction » agissante de la classe se transforme elle-même en « parti politique ». Nous aimerions que ce fût la totalité de la classe des salariés qui agisse comme le rêve Loriot, mais s'il n'en est pas ainsi, ce n'est pas la faute de l'avant-garde comme il voudrait le faire croire.

Nous pouvons conclure qu'en matière de révolution (pas dans l'économie) la classe naît précisément avec la naissance de ses affinités politiques, sans lesquelles le prolétariat ne saisirait jamais la distinction de classe entre lui et la bourgeoisie et ne concevrait ni la possibilité ni les moyens de modifier le mode de production qui l'a déterminé. (Les affinités « philosophiques » et « religieuses » que Loriot confond avec les affinités « politiques » n'ont rien à faire ici d'après leur contenu social.)

L'AUTONOMIE DE « LA CLASSE » DEVANT « LE PARTI »

Loriot reproche au Parti de n'être qu'une fraction de la classe : « Tout parti politique — fût-il composé uniquement des prolétaires —

ne pourra jamais être que l'organisation d'une fraction du prolétariat. La classe entière (P) ne peut s'exprimer que dans ses formations économiques correspondant à la production, ouvertes à tous les prolétaires sans distinction d'opinion, et seules représentatives du prolétariat et des intérêts permanents de cette classe ». Et puis : « C'est le degré d'évolution de ces organismes traduisant la pensée, la volonté des ouvriers, qui indique le degré d'évolution de la classe, ses capacités réalisatrices. Aucun parti n'est maître de cette évolution liée au développement de l'économie et de la conscience prolétarienne » (R. P., n° 55, p. 2-98). Il ne s'agit plus que de savoir à quoi est lié le développement de la conscience prolétarienne dont aucun parti n'est maître. Loriot ajoute : « Comme son action, l'organisation du prolétariat doit être autonome ». Autonome de qui, camarade Loriot ? Du parti — fût-il composé uniquement des prolétaires — comme vous le dites, n'est-ce pas ? C'est-à-dire autonome de sa propre avant-garde, de sa fraction la plus consciente à laquelle Loriot interdit d'être « représentative de la classe entière » dès qu'elle s'organise distinctement d'après ses affinités politiques. Comment cette castration de la classe ouvrière de sa fraction la plus consciente pourrait-elle favoriser le développement de la conscience de classe ? D'après Loriot, l'évolution de la conscience de classe doit découler de l'évolution économique, c'est pourquoi « aucun parti n'est maître de cette évolution. « Quand les moyens du prolétariat se développent, ses facultés de préparation de sa révolution se développent également » (Ibid.) Mais ce développement n'est-il pas justement l'œuvre de la fraction la plus avancée et politiquement distincte du reste de la classe ?

Les déformations bureaucratiques des partis communistes actuels ne tiennent pas, camarade Loriot, à « l'économique », au « politique », à « la classe », ni au « parti ». Y a-t-il une bureaucratisation, une trahison, un « abus de mandat » qui ne se soient pas produits au sein de vos « formations économiques » — et bien avant la prise du pouvoir politique ? Il est regrettable que Loriot ne l'ait pas constaté avant « l'expérience russe ». Il est encore plus regrettable qu'il n'ait constaté que cela, même dans les côtés négatifs de cette « expérience ».

LA PRISE DU POUVOIR ET L'ÉDIFICATION DU SOCIALISME

Partant de sa définition « économique » et organique de la classe, Loriot aboutit, à travers une spéculation déjà viciée à la base, à la conception de la Révolution, elle-même organique : « Plus grande est la part de l'économie sociale dont le prolétariat peut s'emparer dans son geste révolutionnaire initial, plus la résistance du pouvoir politique est faible, plus le caractère d'insurrection armée de cette prise disparaît ». Et encore : « La prise du pouvoir politique se présente de moins en moins comme

une guerre de rues généralisée » (R. P., n° 55, p. 5-101). C'est du marxisme orthodoxe de la II^e Internationale et de son maître Kautsky. Nous connaissons cette formule paresseuse :

« Le développement du capitalisme facilitera l'avènement du socialisme », et la conclusion que les orthodoxes et Loriot tirent de cette formule statique : « La révolution commencera dans le pays économiquement le plus développé ». Remarquons que la II^e Internationale n'a jamais franchi les frontières des pays « économiquement les plus développés », et, pour « développer » l'économie de ces pays, la II^e Internationale a poussé à la colonisation capitaliste, comme elle pousse aujourd'hui à la rationalisation capitaliste. C'est en vertu de la même formule orthodoxe et de son interprétation kautskyste que les « marxistes » de la II^e Internationale — y compris Rappoport — ont pu dire : « La révolution russe n'est pas marxiste. » Elle fut, pour Rappoport, « un marxisme à la sauce tartare ». Elle est pour Loriot, une « anticipation sur l'histoire », une aventure du Parti.

La révolution ne commence pas dans le pays économiquement le plus développé pour la simple raison que l'évolution « économique » du capitalisme fait évoluer en même temps l'organisation de son pouvoir « politique », les moyens de sa défense... et les moyens de la corruption et de la bureaucratisation des « formations économiques » de la classe ouvrière sur lesquelles Loriot compte uniquement. Bien au contraire, le pays économiquement le plus développé sera peut-être le refuge où se retranchera l'impérialisme dans la lutte finale qui, en effet, perdra le caractère d'une « guerre de rues généralisée » pour prendre le caractère d'une guerre en règle. Si le développement économique du capitalisme doit faciliter l'édification du socialisme, que les orthodoxes et Loriot confondent avec le renversement politique de la bourgeoisie, il ne rendra que d'autant plus sanglante et difficile la prise du pouvoir politique. Car la bourgeoisie ne se gêne pas autant que Loriot pour « anticiper » politiquement sur son évolution économique, et au besoin faire sa « contre-révolution préventive » (fascisme).

La révolution commencera dans le pays où l'organisation du pouvoir politique du capitalisme sera la moins avancée, ou sera déséquilibrée par des circonstances historiques extérieures à son « développement économique » (guerre) Aussi la prochaine guerre sera-t-elle précédée par une destruction sanglante des organisations de la classe ouvrière, afin que dans le cas d'une issue catastrophique de la guerre, la classe ouvrière ne puisse pas « anticiper sur l'histoire » c'est-à-dire sur l'organisation politique de la bourgeoisie momentanément disloquée. Loriot et les orthodoxes confondent l'édification du socialisme avec le renversement du capitalisme et conçoivent la révolution sous l'angle de la possibilité du socialisme dans un seul pays. Même sous cet angle, les orthodoxes

ont tort, car le pays économiquement le plus développé se suffit d'autant moins économiquement à lui-même, ce qui y rend toujours impossible l'édification du socialisme. Il est certain que la prise du pouvoir dans un pays économiquement le plus développé ébranlera d'autant plus profondément l'équilibre de l'économie capitaliste mondiale en raison même de cette inter-dépendance économique et rendra d'autant plus urgente l'extension sociale de l'insurrection.

L'EXPERIENCE RUSSE A LA LUMIERE DU MARXISME

L'analyse précédente nous amène au cœur de la crise russe et de la crise du communisme dans la III^e Internationale que Loriot prétend éclairer par sa théorie. Cela nous permet de la circonscrire à ses véritables limites et de mieux préciser notre position devant la III^e Internationale et devant la crise russe.

L'originalité de la situation historique de la crise russe est dans le fait que la prise du pouvoir par le prolétariat russe au nom du socialisme, l'oblige moralement — par une fausse et commune interprétation orthodoxe de la révolution — à construire le socialisme en raison même de la paix extérieure dont il jouit, tout en rendant matériellement cette construction du socialisme impossible. Cette sorte « d'impasse » où se trouve la révolution russe fait croire à Loriot que c'est son point de départ qui est faux, et il s'empresse d'excuser son « acceptation » de la révolution bolchévique et de revenir à son point de départ de 1917. Cette curieuse et probablement longue période historique qui se place entre la prise du pouvoir dans un seul pays et son élargissement social jusqu'aux possibilités économiques d'édification socialiste, offre assez de temps et d'espace à toutes les « crises » et à toutes « les confusions » dont la III^e Internationale et Loriot nous donnent l'exemple. La crise du communisme, pour autant qu'il s'agit d'une crise idéologique, découle de cette « fausse » situation de la Révolution russe prise séparément et par là même considérée comme « une expérience d'édification socialiste » à la manière de Staline.

S'il y a une « expérience russe » valable, c'est le renversement de la bourgeoisie, la destruction de son état de classe et l'écrasement de sa contre-révolution. Cette expérience-là n'infirme nullement le marxisme ni son interprétation léniniste. Et s'il y a dans l'expérience russe une négation du marxisme, c'est la stupide théorie stalinienne du « socialisme dans un seul pays ». L'admission de cette théorie dans la III^e Internationale constitue son vrai point de rupture idéologique avec le marxisme. De là ce communisme abâtardi de Staline « le seul admis dans la III^e Internationale » et cet infâme accommodement de la bonne doctrine communiste à la mauvaise politique stalinienne. La crise du communisme, pour nous,